

Article

« Trois "philosophes" de 1734 : Marivaux, Prévost et Voltaire »

Jean Sgard

Études littéraires, vol. 24, n° 1, 1991, p. 31-38.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/500954ar>

DOI: 10.7202/500954ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org



TROIS « PHILOSOPHES » DE 1734

MARIVAUX, PRÉVOST ET VOLTAIRE

Jean Sgard

■ L'année 1734 est à bien des égards, dans l'histoire de la philosophie des Lumières, un observatoire privilégié. Elle voit paraître un nombre exceptionnel d'œuvres marquantes, révélatrices d'un esprit nouveau : *le Cabinet du philosophe* de Marivaux, les *Lettres philosophiques* de Voltaire, les *Considérations* de Montesquieu, *l'Écumeiro* de Crébillon; on pourrait y ajouter le traité *De l'usage des romans* de Lenglet-Dufresnoy ou *l'Essai politique sur le commerce* de Melon; la liste n'est pas close¹. Elle voit se développer toutes sortes d'affrontements entre cet esprit nouveau et la pensée traditionnelle : la condamnation des *Lettres philosophiques* et l'exil de Voltaire, l'incarcération de Crébillon, les démêlés de Montesquieu avec la censure, les péripéties de la réhabilitation de Prévost à son retour en France en sont autant de signes.

L'Église, sous la gouverne du cardinal Fleury, s'efforce de répondre à une double offensive :

celle du jansénisme, qui s'implante fortement dans la petite bourgeoisie gallicane, et celle de la libre pensée, qui marque de plus en plus les milieux mondains. Elle affronte à la fois le radicalisme évangélique, le mysticisme sauvage des convulsionnaires et cet esprit de libre examen que l'on croyait lié aux sectes protestantes et que l'on redécouvre en Angleterre, associé à une société moderne. Il lui faut donc à la fois raffermir l'orthodoxie contre la menace de l'hérésie, et moderniser le message chrétien pour reconquérir un public tenté par la littérature libertine, la morale du sentiment et les libertés anglaises, par cet ensemble d'aspirations que l'on appellera bientôt l'esprit « philosophique ».

Le mot *philosophie* peut apparaître lui-même comme un des enjeux du combat. Dans son acception traditionnelle, il signifiait à la fois la sagesse, la maîtrise des passions, la soumission impassible à la règle morale, mais aussi la

¹ Voir *Presse et Histoire*, notamment la liste des ouvrages recensés dans les journaux (p. 121-122); Gilot et Sgard, « le Renouveau des *Mémoires de Trévoux* en 1734 ».

science de la nature, la recherche des causes et des principes². Dès la fin du XVII^e siècle, l'Académie y a ajouté le « libertinage d'esprit »; en 1734, cette notion restrictive recouvre encore tous les aspects de la philosophie nouvelle. On sait que Dumarsais, dans *le Philosophe*, manuscrit clandestin diffusé entre 1730 et 1740, a été le premier à donner à cette notion une valeur entièrement positive : le philosophe apparaît chez lui comme « un homme qui agit en tout par raison » et qui ne refuse plus la vie sociale; l'« esprit philosophique » est « un esprit d'observation et de justesse, qui rapporte tout à ses véritables principes » et qui s'applique à tous les domaines de l'activité humaine³. Peut-être le texte de Dumarsais doit-il quelque chose au débat qui se développe autour de 1734, dans lequel interviennent entre autres Prévost, Marivaux et Voltaire. Mon propos sera de voir les différentes valeurs que prend le mot *philosophe* chez ces trois écrivains. Prévost avait confronté dès 1731, avec *le Philosophe anglais*, deux conceptions de la philosophie; il poursuit le débat dans *le Pour et contre* en 1733-1734; Marivaux illustre, dans *le Cabinet du philosophe*, la « philosophie française », tandis que Voltaire, un peu plus tard, prend ouvertement parti pour la « philo-

sophie anglaise », qu'il définit dans son sens le plus moderne. Tout se passe comme si Prévost avait posé un problème que Marivaux et Voltaire vont résoudre de façon opposée.

Prévost avait publié en 1731 les quatre premiers livres de *Cleveland*, sous un titre explicite : *le Philosophe anglais ou Histoire de Monsieur Cleveland*. Son dessein était visiblement de faire de son héros l'incarnation d'une philosophie propre à une nation tout entière. Sans doute Cleveland est-il d'abord un « philosophe » au sens classique du terme : il a acquis le « glorieux nom de philosophe » par de « solides principes de vertu », par des « règles constantes de raison et de sagesse⁴ ». Porté à fonder en raison toutes ses actions, il prétend ne jamais sortir de la ligne qu'il s'est fixée. Il a puisé dans le stoïcisme de sa mère les règles d'action qui le guident : « suivre les mouvements simples de la nature », se soumettre à l'ordre des choses, remplir les devoirs de la vie en société⁵. Cette parfaite maîtrise de soi correspond bien à l'image traditionnelle que l'on se faisait du sage antique : le terme *philosophie*, selon le *Dictionnaire de l'Académie*, « se dit aussi d'une certaine fermeté et élévation d'esprit, par laquelle on se met au-dessus

2 Le *Dictionnaire de l'Académie* reprend, pendant tout le XVIII^e siècle (de l'édition de 1694 à celle de 1789), la même définition en trois parties : le philosophe est 1) « celui qui s'applique à l'étude des sciences et qui cherche à connoître les effets par leurs causes et par leurs principes »; 2) « un homme sage, qui mène une vie tranquille et retirée, hors de l'embarras des affaires »; 3) « un homme qui par libertinage d'esprit, se met au-dessus des devoirs et des obligations ordinaires de la vie civile et chrétienne ».

3 Voir Dieckmann, Delon, et Launay et Mailhos (ch. II). Publiée en 1743 dans les *Nouvelles Libertés de penser*, l'œuvre de Dumarsais fut certainement composée quelques années plus tôt.

4 P. 54. On notera que le héros des *Mémoires d'un homme de qualité* cultivait déjà des « vertus fondées en principe » (*Œuvres*, I, p. 235).

5 C'est lors de la crise de Saumur, au début du livre VI (publié dans le tome IV de 1731), que Cleveland retrace l'itinéraire de sa vie intellectuelle et témoigne avec le plus d'amertume de l'échec de sa philosophie (voir p. 285sqq.).

des accidents de la vie, et des fausses opinions du monde ». Cleveland est en même temps très anglais : cette fermeté impavide, cette indépendance à l'égard du jugement public, cette froideur apparente, on les associe alors au caractère britannique. Lorsque, trahi par la fortune, il succombe à la mélancolie noire et à la tentation du suicide, il est plus que jamais conforme à l'image traditionnelle de l'Anglais⁶. Prévost pense en même temps à une attitude philosophique plus moderne et dont il suit avec attention les derniers développements, même si son roman se situe à l'époque de Charles II.

Cleveland a pour seul but, dans ses Mémoires, de s'interroger sur les « effets », sur leurs causes et leurs principes : il s'interroge sur les religions, qu'il remet au besoin en question, il pratique les sciences, il médite les grands textes philosophiques, il se laissera même tenter plus tard par le libertinage érudit. L'actualité des questions qu'il se pose apparaît mieux si l'on se réfère aux « Observations sur la philosophie anglaise » dans *le Pour et contre* en 1734⁷. Selon Prévost, cette philosophie, qu'il rattache à Locke et aux déistes anglais, Collins, Tyndal, etc., aboutit à deux apories : l'empirisme anglais considère la nature humaine comme une « table rase », mais fait con-

fiance à la raison et à ses « principes », aussi bien qu'à la morale naturelle, à cet ensemble de valeurs dont on voit mal la provenance si elles ne sont pas innées; d'autre part, la philosophie anglaise accepte une « religion naturelle » dont il faut bien admettre qu'elle est universelle et par conséquent inscrite dans le cœur humain. Cette double contradiction s'explique en fait, selon Prévost, par une stratégie de prudence : le déisme affirmé ne serait qu'une étape vers un matérialisme inavoué⁸.

Il est possible qu'en 1734, Prévost cherche à atténuer la virulence de son roman et condamne une aventure intellectuelle qu'il avait évoquée naguère avec trop de conviction, mais l'itinéraire de Cleveland montre bien, de diverses façons, l'échec de la « philosophie anglaise ». La raison très raisonnable du « philosophe » l'a constamment égaré. Sa volonté de maîtrise de soi cache mal le « naufrage de la sagesse » et un désespoir sans fond. S'il évite le suicide, c'est par un mouvement irraisonné d'amour paternel. La raison est donc sans armes devant les passions et le désespoir; elle est plus désarmée encore devant le plaisir. Entraîné par « les impressions qu'il reçoit des organes du corps », le philosophe perd sa vigueur d'esprit, se laisse séduire par une petite secte de libres penseurs et tombe dans le

6 Voir en particulier la troisième lettre de Béat de Muralt, p. 133-135, ainsi que les textes cités par Lanson, t. II, p. 272-273. Voir également la note 2 de Stewart à la p. 9 de l'édition de *Cleveland* (t. VIII, p. 87).

7 T. IV, nombre 55 (été 1734), p. 226-230.

8 Prévost part de Locke, et notamment du fameux passage de l'*Essai philosophique concernant l'entendement* sur la matière pensante, pour aboutir à Collins, Tyndal, Toland, Woolaston, Woolston (*ibid.*, p. 229). Dans un autre commentaire, il évoque un pasteur anglais suicidé, disciple de Collins et de Tyndal, et le considère, à l'encontre des « philosophes anglais », comme un « fou » (t. IV, nombre 48, p. 61).

libertinage d'esprit, dans la tentation du matérialisme⁹. Il lui aura fallu un immense cycle d'épreuves pour reconnaître que les principes de la vertu reposent sur une exigence du cœur, que la religion naturelle doit tout à un appel de la conscience, que la raison est sans prise sur l'existence. Or la philosophie qui se dessine au terme de cette quête n'est plus une philosophie « anglaise ». Dans *le Pour et contre*, en 1735, Prévost opposera à « une infinité d'exemples de la Philosophie anglaise semés dans toutes [ses] feuilles » une illustration de la « philosophie française¹⁰ » : vaincu par l'adversité, un « homme de distinction » est d'abord tenté par le suicide, puis se laisse attendrir par sa femme et ses enfants et entreprend patiemment, humblement, de retrouver une place dans la société; les Français auraient-ils « des ressources que les Anglais ne connoissent point, soit pour [se] défendre de la douleur, soit pour la surmonter »? Cette philosophie est d'inspiration chrétienne, mais elle continue de faire plus de place aux « mouvements naturels » et à la « fermeté d'âme » qu'à la religion; elle conjugue, contre l'assaut du malheur, le recours aux sentiments familiaux, le sens de l'utilité sociale et une absence totale de vanité; elle se confond avec « cette humanité qui doit être le fruit de la véritable philosophie¹¹ ». L'humanité n'est pas pour Prévost une donnée première, mais le résultat d'une

conquête; elle se fonde sur des mouvements naturels que la raison justifie et constitue peu à peu en « principes » universels. Prévost doit peut-être plus à Cicéron qu'à l'Évangile...

Dans le débat qui s'instaure en 1733-1734 sur la notion de philosophie, Marivaux est incontestablement du côté de la « philosophie française ». Déjà, en 1727, *l'Indigent philosophe* dénonçait un « héros en fermeté d'âme » qui cachait son désespoir sous un masque de sérénité, jusqu'à mourir de sa « comédie »; dans ce « martyr de l'orgueil », on pourrait voir une préfiguration de Cleveland. La véritable vertu « simple et telle que la nature nous la donne » ne fait pas tant de bruit (p. 279)...

Si l'Indigent est un « philosophe », c'est toutefois par son indépendance un peu anarchiste, par son esprit primesautier et son parfait naturel; dans cet emploi du mot, il y a un peu de provocation. *Le Cabinet du philosophe* nous introduit au contraire à l'intérieur d'une lente réflexion sur la vie, sur la condition d'homme, dans un « esprit de philosophie » qui se définit peu à peu. Marivaux se sépare d'emblée de la notion traditionnelle de philosophie : son narrateur n'est ni un sage antique ni un savant retranché. Il a « le commerce du monde » et s'est « façonné à l'école des hommes », car « le philosophe ne hait ni ne fuit les hommes¹² ». Ce qui le définit, et Marivaux est en ce sens

9 *Cleveland*, p. 564 (voir la note, t. VIII, p. 175).

10 T. VI, nombre 84, p. 193.

11 *Cleveland*, p. 36. Prévost ne se prive pas, ultérieurement, de retrouver cette philosophie chez les moralistes anciens, en particulier chez Cassiodore (compte rendu de l'ouvrage de Hooker, dans *le Pour et contre*, X, p. 110).

12 P. 336 et 391. Le « cabinet » semble désigner non un lieu de retraite, mais l'endroit où il écrit, peut-être le meuble, la « cassette » dans laquelle on a retrouvé ses papiers.

très « moderne », c'est l'exercice de la raison, d'une raison sans brillant, sans « fracas », mais attentive à la vie, « paisible, généreuse »; c'est un regard lucide sur l'humanité, une façon de parler vrai, avec une précision parfois cruelle, parfois paradoxale; c'est enfin une parfaite rectitude morale. Car Marivaux, comme Prévost, tend à faire de la philosophie une attitude essentiellement morale, et à la limite une vertu : il s'agit toujours de se mettre à l'écoute de la nature, du cœur humain, des mouvements naturels, pour en tirer des règles de vie. Prévost montrait comment la « qualité d'homme » résulte de qualités naturelles confirmées par la raison, et érigées en « lois irrévocables¹³ »; mais, en 1734, sa religion ne s'éloigne guère du déisme socinien : il passe sous silence les mystères de la foi, et Cleveland est bien un déiste au sens marivaudien du terme : c'est un homme « qui se fait sa religion à lui-même » (*le Cabinet*, p. 419). Marivaux, dans *le Cabinet du philosophe*, se montre résolument chrétien : le « furieux fond de justice » que les hommes portent en eux (p. 362), la connaissance de Dieu, l'amour de la vertu sont pour lui des « lumières intérieures », autrement dit des notions innées; quant aux vérités révélées, si la raison les refuse en vertu de sa « petite logique », l'esprit y accède par le cœur, il les pressent et les aime avant de les admettre, car il existe entre l'esprit et le cœur « un mouvement dont il n'y a que Dieu qui sache le mystère » (p. 352-353). La vertu est toujours sacrifice, mais si elle est portée par un senti-

ment intime de la volonté divine, elle devient un acte libre et véritablement « philosophique ». L'aspect le plus surprenant du *Cabinet du philosophe* est peut-être cette reprise de l'argumentation pascalienne dans un langage totalement « moderne ». Marivaux s'empare de la valeur nouvelle du mot *philosophe* (raison, sociabilité, vertu) pour lui donner une portée chrétienne. D'une certaine façon, il atteint d'emblée le but que s'étaient proposé les jésuites ou des apologistes « modernes » comme l'abbé d'Houteville. On comprend aisément que Prévost l'ait approuvé, et que Voltaire l'ait traité avec la plus grande méfiance. Prévost, deux ans plus tard, écrit dans *le Pour et contre* à propos de *la Vie de Marianne* :

ceux qui savent que le cœur a son analyse comme l'esprit, et que les sentimens sont peut-être aussi capables de variété et de division que les pensées, ne seront pas surpris qu'un Écrivain qui s'attache à développer aussi exactement les facultez du cœur que Descartes et Malebranche ont fait celles de l'esprit, conduise quelquefois ses Lecteurs par des voyes qui leur semblent nouvelles [...] ¹⁴.

C'était au moins mettre Marivaux au rang des grands philosophes.

Voltaire ne s'est sans doute pas précipité sur *le Cabinet du philosophe* : il a toujours traité avec condescendance le « métaphysique Marivaux »; en outre, entre février et mai 1734, il s'apprêtait à publier les *Lettres philosophiques*, dans lesquelles le « philosophique » s'oppose au « métaphysique ». Dès 1733 en effet, les

¹³ Voir notre *Prévost romancier*, p. 205-207.

¹⁴ T. IX, nombre 132, p. 273.

« lettres anglaises » sont devenues « philosophiques », par l'adjonction des développements sur Bacon, Locke et Newton. C'est dire que la qualité de philosophe y est étroitement circonscrite. Avant Bacon, il n'y a pas de véritable philosophie. Pour désigner les antitrinitaires, Voltaire parle de « petites sectes » d'ecclésiastiques et de « quelques séculiers très savants »; seuls Newton, Clarke, Locke, Le Clerc ont droit au nom de « philosophes ». La « nouvelle philosophie », la « bonne philosophie » apparaît donc avec Bacon, « le père de la philosophie expérimentale¹⁵ ». Locke en est le véritable fondateur, il en a défini la méthode : il renonce aux idées innées, à la métaphysique des substances et à tout a priori, pour se limiter à l'observation, à l'« histoire » de l'âme; il sait douter, observer, comparer les effets, raisonner et déduire. La « sage et modeste philosophie » délimite son domaine et se contente de décrire la nature humaine, ses effets, ses « ressorts », de la même façon que Newton décrit la nature physique, en pose les lois de fonctionnement sans s'interroger sur les causes premières. Pour Voltaire, il est évident que la nouvelle philosophie est anglaise, même s'il cite, à côté de Locke, Hobbes, Shaftesbury, Collins, Toland ou Newton, les noms de Montaigne, de Bayle et de Spinoza (p. 88). Mais cette philosophie empirique mène à une morale qui ne rappelle en rien celle du « philosophe anglais » de Prévost. De la morale pratiquée par les Anglais, Voltaire retient uniquement les aspects positifs : la tolérance, le civisme,

l'utilitarisme; et il ne s'interroge pas sur la vertu. La simple expérience montre que l'homme tend au bonheur en obéissant à ses instincts, qu'il est « pourvu de passions pour agir, et de raison pour gouverner ses actions », qu'il lui suffit de choisir des occupations « douces » et « utiles » pour réaliser dans l'action toutes les virtualités de sa nature (p. 163 et 173, « Sur les *Pensées* de Pascal »). C'est pourquoi le thème du suicide, présent dans l'esquisse d'une première lettre anglaise, a disparu des *Lettres philosophiques*, et c'est pourquoi la mélancolie n'est attribuée qu'à Pascal, le « misanthrope sublime ».

Cette conception est aux antipodes de la pensée de Marivaux. La critique des *Pensées* dans la vingt-cinquième lettre pouvait même apparaître comme une réplique à l'apologie de Pascal esquissée dans *le Cabinet du philosophe*. Mais rien ne prouve que Voltaire ait lu cet ouvrage, ni que Marivaux ait entendu parler du projet de Voltaire. Ce qui est sûr, c'est que Marivaux conserva assez longtemps l'intention de répondre à Voltaire. La *Gazette d'Utrecht* annonce, en date du 20 avril 1736, que Marivaux « que l'on regarde ici comme un rival déclaré de Mr. de Voltaire doit publier dans peu une sévère critique des *Lettres philosophiques* de ce dernier auteur ». Cette critique, Voltaire l'attendait et semble un moment vouloir la désamorcer; il écrit à Berger en février 1736, pour lui faire transmettre un compliment à Marivaux : « À l'égard de mr de

15 Septième lettre, p. 50, 51 et douzième lettre, p. 77, 78.

Marivaux, je serais très fâché de compter parmi mes ennemis un homme de son caractère et dont j'estime l'esprit et la probité. Il y a surtout dans ses ouvrages un caractère de philosophie, d'humanité et d'indépendance dans lequel j'ai trouvé, avec plaisir, mes propres sentiments » (*Correspondance*, p. 654). Ce compliment un peu appuyé n'eut pas d'effet, et Voltaire écrit à Thieriot le 4 mars, de façon nettement irritée : « Remerciez m. de Marivaux; il fait un gros livre contre moi, qui lui vaudra cent pistoles. Je fais la fortune de mes ennemis » (p. 680). Et puis encore, deux jours plus tard : « Je n'ay offensé ny voulu jamais offenser Marivaux, que je connois point et dont je ne lis jamais les ouvrages. S'il fait un livre contre moy, ce n'est point par vengeance, car il l'auroit déjà fait paraître, ce n'est que par intérêt [...]»¹⁶. Désormais, Voltaire traitera le « misérable » Marivaux comme un des suppôts de la clique antiphilosophique. Il redoute, au moment où il vient de réapparaître à Paris, que ne renaisse la querelle des *Lettres philosophiques*; Marivaux se prêterait alors à une manœuvre dangereuse. Voltaire songe même à publier une réplique « qui le couvrira d'opprobre¹⁷ ». L'affaire apparemment en resta là; elle montre au moins que l'opposition entre les deux « philosophes » était devenue totale.

On aimerait connaître l'avis de Prévost; il s'est bien gardé de le donner. À cette époque, il est pris dans un dédale d'intrigues pour se réintégrer dans la société parisienne; il mé-

nage l'Église, dont il dépend, et Voltaire, qu'il admire et dont il attend l'appui. Son compte rendu des *Lettres anglaises* dans la version de Londres en 1733 était ouvertement favorable, mais prudent. Tout en condamnant la philosophie déiste en 1734, il ne laisse pas de lui témoigner de l'estime, et son choix de la « philosophie française » ne va pas jusqu'à un ralliement au catholicisme exigeant de Marivaux. Quand il achève *Cleveland* en 1739, ou quand il parle de la retraite philosophique dans *le Pour et contre*, on voit qu'il garde sa faveur à une philosophie douce et humaine qui ne se confond pas avec la morale chrétienne. Au cours du grand débat de 1734 sur la philosophie, nous avons donc affaire en réalité à trois notions différentes. Prévost reste, malgré ses hésitations doctrinales, fidèle à une définition classique du terme : le philosophe est un homme sage qui aspire à la retraite et à la sérénité; il cherche toujours à fonder en raison ses choix dans l'existence, mais la raison reste à l'écoute du cœur, des « mouvements de la nature », sans lesquels on ne parvient jamais à la simple vertu d'humanité. Prévost est donc philosophe au sens où l'entendaient Cicéron ou Montaigne. Marivaux cherche, lui aussi, à définir cette parfaite qualité d'humanité; il y fait entrer la raison, la sociabilité, la probité, mais les « lumières naturelles » ne peuvent avoir d'autre origine que Dieu, et le « philosophe » a pour rôle premier d'approfondir les vérités de la religion révélée. Ce théologien du cœur est,

¹⁶ *Correspondance*, p. 681; cette dernière lettre montre que Marivaux s'était estimé offensé par Voltaire et s'en était plaint à Thieriot.

¹⁷ *Ibid.*, p. 692 (lettre à Thieriot du 17 mars).

comme l'a senti Voltaire, un esprit « métaphysique ». *Le Cabinet du philosophe* est à cet égard unique en son genre : Marivaux est le seul, à cette époque, à prendre en compte les mystères de la foi, le seul à s'affirmer philosophe chrétien. Voltaire, en nommant « philosophiques » ses « lettres anglaises », commet une sorte de coup de force dans l'emploi du mot; sous sa plume, il ne désigne plus que la philosophie empirique, cette pensée anglaise que l'on continuait d'appeler « libertine » et qui, dans l'œuvre de Prévost, sent encore le soufre; et il s'oppose à toute métaphysique. La philo-

sophie telle que la conçoit Prévost, c'est avant tout, à s'en tenir aux définitions du *Dictionnaire de l'Académie*, la « Philosophie païenne ou naturelle »; celle de Marivaux est assurément la « Philosophie chrétienne, celle qui est fondée sur les maximes du Christianisme ». La troisième, elle, n'existe dans aucun lexique : Voltaire, en donnant à la philosophie « naturelle » le substrat théorique de l'empirisme anglais, lance une idée neuve; elle formera désormais le noyau de cette nébuleuse de sens que constitue le mot « philosophe ».

Références

- BEAT DE MURALT, *Lettres sur les Anglois et les François et sur les voyages (1728)*, éd. C. Gould, Paris, Champion, 1933.
- DELON, Michel, art. « Philosophes » dans Jean-Pierre DE BEAUMARCHAIS, Daniel COUTY et Alain REY, *Dictionnaire des littératures de langue française*, Paris, Bordas, 1984.
- DIECKMANN, Herbert, *le Philosophe. Texts and Interpretations*, Saint-Louis, Washington University Studies (New Series, Language and Literature, 18), 1948.
- GILOT, Michel et Jean SGARD, « le Renouveau des *Mémoires de Trévoux* en 1734 », dans *Dix-Huitième Siècle*, 8 (1976), p. 205-214.
- LANSON, Gustave, éd. des *Lettres philosophiques* de Voltaire, Société des textes français modernes, 1964 [1909], 2 vol.
- LAUNAY, Michel et Georges MAILHOS, *Introduction à la vie littéraire du XVIII^e siècle*, Paris, Bordas (Études), 1968.
- MARIVAUX, *le Cabinet du philosophe* et *l'Indigent philosophe*, dans *Journaux et Œuvres diverses*, éd. Frédéric Deloffre et Michel Gilot, Paris, Garnier-Bordas (Classiques Garnier), 1988 [1969].
- *Presse et Histoire au XVIII^e siècle. L'Année 1734*, sous la dir. de Pierre Rézat et Jean Sgard, Éditions du C.N.R.S., 1978.
- PREVOST, *Cleveland = le Philosophe anglais ou Histoire de Monsieur Cleveland*, éd. Philip Stewart, t. II des *Œuvres*, 1977 (les notes sont au t. VIII).
- — — —, *Œuvres*, publ. sous la dir. de Jean Sgard, Grenoble, Presses de l'Université de Grenoble, 1977-1986, 8 vol.
- — — —, *le Pour et contre*, Paris, Didot, 1733-1740, 20 vol.
- SGARD, Jean, *Prévost romancier*, Paris, Corti, 1968.
- VOLTAIRE, *Correspondance*, I, éd. Théodore Besterman, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1964.
- — — —, *Lettres philosophiques*, éd. René Pomeau, Paris, Garnier-Flammarion, 1964.